

C'est encore par cette première et irrésistible impulsion du tempérament que dans des moments imprévus et rapides la honte et la timidité m'arrachent souvent des mensonges auxquels ma volonté n'a point de part, mais qui la précèdent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul, ce qui n'est pas moins contre ma conscience et mes principes que ceux qui peuvent influencer sur le sort d'autrui.

J'atteste le ciel que si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse et dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, et je me repends très sincèrement de ma faute, sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire et montrera que je ne ments ni par intérêt ni par amour-propre, encor moins par envie ou par malignité : mais uniquement par embarras et mauvaise honte, sachant même très bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel et ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. Foulquier m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme dîner en manière de Pic-nie avec lui et son ami Benoit chez la Dame Vacassin restauratrice, laquelle et ses deux filles dinèrent aussi avec nous. Au milieu du diné, l'ainée, qui est mariée et qui étoit grosse s'avisa de me demander brusquement et en me fixant si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer ; car dans la disposition où je voyois celle qui me faisoit la question j'étois bien sûr que ma négative ne changeroit rien à son opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché, pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, et je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas et qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dictèrent ma réponse et qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras et je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vit ce qui les rachetoit et que je sentois au dedans de moi ; mais l'oeil de la malignité me navre et me déconcerte ; en devenant plus malheureux je suis devenu plus timide et jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes confessions, car c'est là que les tentations auroient été fréquentes et fortes, pour peu que mon penchant m'eut porté de ce côté. Mais, loin d'avoir rien tû, rien dissimulé qui fut à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer et qui vient peut être d'éloignement pour toute imitation, je me sentois plustot porté à mentir dans le sens

contraire en m'accusant avec trop de sévérité qu'en m'excusant avec trop d'indulgence, et ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévèrement que je ne me suis jugé moi-même. Oui, je le dis et le sens avec une fière élévation d'âme, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme ; sentant que le bien surpassoit le mal j'avois mon intérêt à tout dire, et j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonstances, et cette espèce de mensonge fut plustot l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de la volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivais mes *Confessions* déjà vieux, et dégouté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés et dont mon cœur avoir bien senti le vide. Je les écrivais de mémoire ; cette mémoire me manquoit souvent ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits et j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplement de ces souvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie, et je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées comme il me sembloit qu'elles avoient du être, comme elles avoient été peut être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prétois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois sans y songer par un mouvement involontaire j'ai caché le coté difforme en me peignant de profil, ces reticences ont été bien compensées par d'autres reticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui toute incroyable qu'elle est n'en est pas moins réelle, j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, et souvent je l'ai tu tout à fait parce qu'il m'honoroit trop, et qu'en faisant mes confessions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans sans me vanter des heureuses qualités dont mon cœur étoit doué et même en supprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma première enfance, qui tous deux sont bien venus à mon souvenir en écrivant, mais que j'ai rejetés l'un et l'autre par l'unique raison dont je viens de parler.

J'allois presque tous les dimanches passer la journée aux Paquis chez M. Fazy qui avoit épousé une de mes tantes et qui avoit là une fabrique d'Indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre et j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luisant flattoit ma vue, je fus tenté d'y poser mes doigts et je les promenois avec plaisir sur le licé du cylindre, quand le jeune Fazy s'étant mis dans la roue lui donna un demiquart de tour si adroitement qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout et que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant, Fazy détourne à l'instant la roue, mais les ongles ne restèrent pas moins au Cylindre et le sang ruisseloit de mes doigts. Fazy consterné s'écrie, sort de la roue, m'embrasse et me conjure d'appaiser mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha, je me tus, nous fumes à la carpière où il m'aida à laver mes doigts et à étancher mon sang avec de la mousse. Il me supplia avec larmes de ne point l'accuser ; je le lui promis et le tins si bien, que plus de vingt ans après personne ne savoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatrisés ; car ils le sont demeurés toujours. Je fus detenu dans mon lit plus de trois semaines, et plus de deux mois hors d'état de me servir de ma main, disant toujours qu'une grosse pierre en tombant m'avoit écrasé les doigts.

*Magnanima menzogna ! or quando è il vero
Si bello che si possa a le preporre ?*

Cet accident me fut pourtant bien sensible par la circonstance, car c'étoit le tems des exercices où l'on faisoit manœuvrer la bourgeoisie, et nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec lesquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le Tambour de la compagnie passant sous ma fenetre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre histoire est toute semblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plein-palais' avec un de mes camarades appelé Pleince. Nous primes querelle au jeu, nous nous battimes et durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué que d'une main plus forte il m'eut fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes et poussant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse qui n'étoit pas sans quelque douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuoit de couler, et voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient suffire, il m'entraîna chez sa mere qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne Dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle sut conserver des forces pour me panser, et après avoir bien bassiné ma playe elle y appliqua des fleurs de lis macérées dans l'eau-de-vie, vulneraire excellent et très usité dans notre pays. Ses larmes et celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que longtems je la regardai comme ma mere et son fils comme mon frère, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'un et l'autre de vue, je les oubliai peu à peu.